

Les Consciences inquiètes

Il semble qu'il y ait dans la conscience égyptienne quelque chose d'agité, une inquiétude qui mérite l'attention de tous ceux qui souhaitent voir cette conscience paisible, sereine et assurée. Car une conscience troublée est source de nombreux maux, dont le moindre est la faiblesse de la volonté, l'émoussement du jugement et l'hésitation entre l'action et l'abstention — surtout lorsque les circonstances de la vie exigent de choisir clairement entre les deux.

Il suffit d'observer une personne au cœur inquiet et à l'esprit tourmenté pour comprendre qu'elle n'est propre à rien tant qu'elle n'aura pas retrouvé le calme intérieur et la stabilité du jugement. Que dire alors lorsque cette inquiétude se répand et devient générale ? Lorsque le peuple tout entier sent qu'il ne peut faire confiance à rien ni à personne, qu'il ne peut agir avec conviction ni s'abstenir avec réflexion ; qu'il ne peut juger les choses ni les hommes par la pensée et la raison ?

Je ne veux pas m'attarder sur des propositions théoriques ni emprunter des détours inutiles. J'observe simplement qu'un doute diffus a envahi tous les esprits : plus un mot n'est prononcé sans que l'on y soupçonne un double sens, un dessein caché derrière le but apparent. Nulle action n'est entreprise sans que l'on suppose à celui qui agit un motif public et un autre secret. Ainsi les hommes ont perdu la foi les uns envers les autres ; ils ne peuvent plus se fier ni se solidariser ; la confiance s'est éteinte, la cohésion s'est rompue, et la société s'est trouvée livrée à une existence obscure, emplie de soupçon, de peur et de méfiance — au point que la défiance elle-même est devenue presque un principe de vie et une règle du commerce humain.

Quand un peuple en arrive à un tel état d'anxiété, il court un grand danger. Il revient à ceux qui gouvernent ses affaires et dirigent son opinion de chercher sans relâche le remède. Au départ, je voulais traiter ce sujet avec un peu d'humour et de légèreté ; mais je me suis vite aperçu que la question était trop grave pour la plaisanterie. J'ai donc choisi le ton sérieux — fût-il devenu pesant pour les écrivains et les lecteurs de notre temps.

À peine avais-je publié le premier de ces articles dans *al-Balāgh* que je sentis autour de moi une agitation : des gens se posaient des questions, se répondaient à demi, puis se tournaient vers moi. D'abord, je fis semblant de ne rien entendre, me disant : *C'est naturel que l'on spéculé lorsqu'un écrivain rompt le silence après s'être longtemps consacré à d'autres travaux.* Mais lorsque je publiai le second article, les interrogations se multiplièrent, les curieux devinrent plus insistants, et amis comme connaissances commencèrent à me faire part de ce qu'ils croyaient avoir compris.

Je continuai d'écrire, et le public continua de s'interroger ; il ne s'en tint pas aux questions, mais en vint aux disputes passionnées. Certains voulurent que je tranche, que je déchiffre ces « énigmes » et que j'explique ces « symboles ». D'autres m'écrivirent pour être délivrés du trouble où mes propos les avaient plongés. Quelques-uns allèrent jusqu'à m'adresser de longues lettres me rapportant ce qu'ils savaient de la vie de tel ou tel homme public, de ses traits, de ses défauts, de ce qu'il montre ou dissimule, et me priant de révéler tout cela dans mes prochains articles.

Je compris bientôt que le phénomène dépassait ma personne et mes écrits : il s'étendait à d'autres auteurs et à d'autres journaux — quotidiens et hebdomadaires —, et jusque dans la conversation courante. Que quelqu'un écrive quelques lignes dans un journal, aussitôt on s'interroge : qui visait-il ? quel politicien voulait-il critiquer ou défendre ? quelle allusion faisait-il à tel administrateur, à tel marchand ? On en est venu à croire que plus personne ne parle franchement, que toute parole est allusion, et que la franchise, la clarté, la transparence sont devenues si rares qu'on les a presque oubliées.

L'attitude du public devant ce qui se dit ou s'écrit n'est pas moins prudente que son attitude devant les actes des hommes politiques — leurs alliances, leurs brouilles, leurs visites et leurs ruptures. Et il est certain que cette méfiance ne s'arrête pas au monde politique ; elle s'étend à la vie privée elle-même.

Les collègues d'un même bureau ou d'un même établissement d'enseignement se soupçonnent les uns les autres, se méfient, se surveillent. Leurs intérêts se sont entremêlés, leurs affaires sont devenues confuses. Certains ont été rapprochés de leurs supérieurs, d'autres écartés. Les favorisés se défient des exclus, les exclus redoutent les favorisés, et le supérieur se méfie de tous. Leurs conversations sont imprégnées d'inquiétude, leurs relations enveloppées de précaution. Leur vie commune est devenue insupportable.

Je ne sais pas — ou plutôt je sais, et beaucoup savent avec moi — d'où vient cette inquiétude, quelle en est la racine. Ces dernières années nous ont entraînés dans des modes d'existence que nous ne connaissions pas et qui ne nous inspirent aucune sécurité. La plus manifeste de ces nouveautés fut la loi martiale imposée par la guerre, et la censure de la presse qu'elle entraîna ; ces mesures ont persuadé tout le monde que rien ne se déroule plus comme avant.

Il est vrai que la loi martiale n'a pas embrassé toute notre vie — peut-être seulement une part limitée —, mais le peuple s'est convaincu qu'elle s'appliquait à tout. Il est vrai aussi que la censure, bien qu'elle se concentre sur les nouvelles, n'a pas laissé les écrivains totalement libres, même dans les sujets littéraires, à plus forte raison lorsqu'ils touchaient aux affaires publiques. Il est naturel que la presse s'en irrite, et que le peuple tout entier en soit las — surtout après tant d'années de contrainte. Mais cette contrainte à elle seule ne saurait expliquer l'angoisse profonde qui s'est emparée des esprits.

Car les Égyptiens ont subi, en même temps que la censure et la loi martiale, d'autres influences non moins puissantes : la guerre elle-même, avec ses secrets, ses silences, ses nouvelles contradictoires, ses rumeurs incessantes. On s'est accoutumé à entendre des informations que l'on ne croit pas, ou dont on tire un sens contraire à celui qu'elles semblent porter. On a appris à *lire entre les lignes* — et, si cela était possible, à *écouter entre les lignes*.

Cette confusion permanente du vrai et du faux, ces contradictions incessantes, cette domination du mensonge sur la vérité — tout cela ne pouvait que nourrir le soupçon. Et à cela s'ajoutent les épreuves de la vie publique et privée : les horreurs de la guerre, les difficultés économiques, les bouleversements politiques, la misère et la faim qui frappent certaines classes. Tout cela a compliqué les intérêts des hommes, affermi l'égoïsme des individus et des groupes, et poussé chacun à ne penser qu'à sa propre sécurité, à son gain, à son avenir. Il n'est donc pas étonnant que la vie repose désormais non sur la paix des consciences ni sur la confiance mutuelle, mais sur l'inquiétude et la peur, sur la méfiance et la ruse, voire sur le mensonge et les mœurs qui en découlent.

Ajoutez à cela la brutalité de notre vie politique — cette violence qui pousse à l'artifice, qui engendre la malveillance, qui encourage la rumeur et la calomnie, qui s'applique à noircir le beau et à farder le laid. Ajoutez encore que l'intellectuel égyptien, dans la plupart des cas, a une culture limitée et un savoir moyen ; il est donc enclin à croire et à douter tour à tour, sans grande résistance. En réunissant tous ces éléments, on comprend aisément les causes de cette inquiétude qui ronge aujourd'hui la conscience égyptienne et la menace d'un grand péril.

Le fait que tant de lecteurs se soient demandé si la « conscience troublée » dont je parlais désignait telle ou telle personne révèle une vérité douloureuse : les gens n'ont plus bonne opinion les uns des

autres. À peine évoque-t-on une conscience hésitante que beaucoup s'imaginent visés, parce que chacun sent au fond de soi un trouble semblable. Ils se demandent : *Ne parlait-il pas de tel homme ? ou de tel autre ?* — car ils croient que ces hommes pourraient bien appartenir à la catégorie des consciences inquiètes. Et qu'un auteur dépeigne un homme semblable au serpent ou au renard, aussitôt beaucoup se reconnaissent en lui, parce qu'ils sentent en eux quelque chose de ces animaux.

Il est difficile de convaincre le lecteur que, lorsqu'un écrivain esquisse un certain portrait, il ne vise personne en particulier : peut-être a-t-il composé ce personnage à partir de plusieurs, empruntant à chacun un trait pour former une figure unique — qui plaît ou déplaît, mais qui n'est jamais dénuée de leçon morale. Celui qui découvre en lui quelque chose du serpent devrait le corriger et le cacher, afin d'épargner aux autres un peu de son mal — et de se préserver, en retour, d'une part du leur. Il en va de même pour celui qui trouve en soi les ruses du renard, le venin du scorpion ou l'importunité de la mouche.

Dieu a créé toutes choses pour qu'elles soient matière à méditation, source d'enseignement et voie vers la vérité, le bien et la beauté. Et Dieu — exalté soit-Il — a créé l'homme et lui a appris la parole, afin qu'il révèle la vérité, le bien et la beauté, et qu'il reconnaisse le mensonge, le mal et la laideur pour s'en détourner.

Que les écrivains écrivent, que les lecteurs lisent, que les uns questionnent et que les autres répondent : il n'y a là aucun mal. Le vrai mal, celui que nous devons tous combattre et extirper, c'est cette inquiétude qui a envahi la conscience égyptienne et qui menace de la pousser bien au-delà du simple échange de questions et de réponses.

Ṭāhā Ḥusayn
al-Balāgh, 4 février 1945